Ami du Clergé du 15 octobre 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — **XLIX.** 21e Dimanche après la Pentecôte : Le combat spirituel, 329. — L. 22e Dimanche : L'équipe sacerdoce-laïcat, 331.
Fête du Christ-Roi. — Les vrais sujets du Christ-Roi, 333.
Dimanche des Missions. (18 octobre). — Lisieux, centre missionnaire, 334.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XLIX
21e Dimanche après la Pentecôte

LE COMBAT SPIRITUEL

L'épitre de ce jour est le dernier emprunt de l'année à la Lettre aux Ephésiens. Nous y recueillerons une vigoureuse exhortation à nous armer contre Satan [1]. Ce ne sera pas redite que de revenir sur un sujet de cette importance. A l'offensive de l'armée de Satan nous opposerons la contre-attaque du chrétien.

I. — *L'offensive de l'armée de Satan*

1. — **L'armée et son chef.** La description qu'en fait S. Paul donne à réfléchir. Nos ennemis ne sont pas « chair et sang », c.-à-d. des hommes comme nous, faibles et périssables, avec qui nous pourrions lutter à armes égales. Ce sont « les esprits de malice », insaisissables par leur nature purement spirituelle, et pourtant bien proches de nous, puisqu'ils sont « répandus dans l'air », entendons par là, sans doute, exerçant leur action malfaisante dans la sphère même de notre monde, monde de ténèbres, depuis la Chute, qui l'a plongé dans les ténèbres du péché et de l'ignorance religieuse. Ils le dominent de leur supériorité et de leur puissance, étant « Principautés et Dominations ».

L'Eglise a défini ce qu'il faut croire de ces esprits et de leur chef. Créés dès l'origine, et créés bons, ils sont devenus mauvais par l'abus de leur liberté. Fixés dans leur malice, ils sont à jamais privés de la vision béatifique. Ce sont donc des êtres bien réels, des personnes douées comme nous d'intelligence et de liberté mais qui, malgré leur déchéance nous surpassent et par leur pénétration (Marc, I, 23-28) et surtout par leur puissance d'action sur le monde matériel et sur les hommes. S'ils ne peuvent agir directement sur notre intelligence et notre volonté, qui sont le domaine réservé de Dieu, ils disposent de tout un clavier : sens, imagination, désirs, dont ils savent admirablement toucher pour nous amener à leurs fins. Lesquelles ?

2. — **Leurs buts de guerre.** C'est une croyance commune que ces esprits malins et leur chef, Lucifer, qui fut, dit-on, le plus beau des anges, ont voué à Dieu une effroyable haine, et que, faute de l'atteindre lui-même, ils s'en prennent à l'homme, dont ils sont jaloux, car il est racheté par le Christ. Toujours est-il que toute leur puissance est appliquée à obscurcir ou à souiller dans l'âme l'image de Dieu, à nous amener à le braver, à lui désobéir, ce, en exploitant d'une part l'orgueil, qui nous est commun avec eux, d'autre part la sensualité qui est le propre des esprits incarnés. Ainsi en viennent-ils à supplanter Dieu dans l'adoration des hommes (c'est ainsi que les Pères interprètent le culte des idoles) — et, en définitive, à entraîner les âmes à partager leur châtiment éternel, ce qui est autant de ravi à la gloire divine.

3. — **Les phases du combat.** L'histoire serait incompréhensible si l'on ne tenait pas compte de ces certitudes. Il ne s'agit pas de broder sur le thème de l'Esprit du mal comme ont fait certains poètes (le Méphisto de Gœthe, l'Ange des ténèbres de Vigny ou de Baudelaire) ; ni de verser dans la superstition populaire. Mais il faut bien admettre **la réalité des démons et de leur chef.** On ne s'en débarrasse pas en se parant d'une prétendue science, qni fait table rase de tout le surnaturel en se retranchant derrière des névroses et des psychoses, qui n'expliquent rien.

— **a) D'Adam à Jésus,** l'Ecriture nous fait toucher du doigt l'authentique action du démon. Sa personnalité puissante et astucieuse se dérobe sous le voile du « serpent » qui entraîna Eve, puis Adam, à vouloir « être comme Dieu ». Avec eux c'est toute leur race qui tombe sous le joug du Malin. Désormais, **il est chez lui,** en ce bas monde. C'est **son Royaume :** « le prince de ce monde », dira Jésus. Nous ne pouvons faire la part exacte de l'action maléfique de Satan dans l'idolâtrie qui envahit le monde, dans les cruautés et les ignominies qui l'ont souillé, dans les trahisons du « Peuple de Dieu », d'autre part. Mais on ne risque pas de se tromper en faisant très large part à ces « Principautés » et de ces « Dominations », ou, comme dit Jésus, à celui qui est « menteur et père du mensonge, et homicide » (Jo., VIII, 44).

— **b) Aux jours du Messie.** C'est un des aspects essentiels de la mission de Jésus que sa lutte contre le démon. On peut y distinguer trois phases et comme trois actes [2].

D'abord la **Tentation.** Satan a comme flairé dans le « fils du charpentier », l'ennemi qui menace son empire. Aussi le tâte-t-il par d'habiles questions. « **Si** tu es fils de Dieu »... Manifestement, les trois suggestions par quoi il éprouve Jésus n'ont d'autre fin que de dévier sa Mission et de faire échouer cette campagne de libération. Le Fils de Dieu fait homme déjoue à chaque coup sa tactique. Il se retire donc, mais « pour un temps ».

Ensuite, au cours de ses tournées, Jésus rencontre le démon dans les malheureux possédés : l'homme à l'esprit impur de Capharnaüm, l'énergumène de Gérasa, la petite syro-phénicienne, enfin l'adolescent sourd-bègue. D'un mot, Jésus délivre et guérit ces victimes du diable, qui sans doute étaient aussi des névrosés. (Messieurs les psychiatres, faites-en autant !) Et Jésus conclut (Luc, II, 20) : « Si par le doigt de Dieu (par l'esprit de Dieu), je chasse les démons, donc c'est qu'il est arrivé à vous, le royaume de Dieu. »

Même conclusion quand les apôtres lui déclarent tout joyeux : « Même les démons nous sont

[1] Cf. S. Pierre dans l'Epître du 9e Dimanche après Pent. ; *Ami*, p. 254.

[2] Cf. Grandmaison, *Jésus-Christ*, t. II, p. 341-344.

soumis ! » « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair », repart Jésus.

— **c)** Mais l'avènement du Royaume ne marque pas la victoire finale. Le duel formidable se poursuivra jusqu'à la fin du monde. Même, un instant, Satan semblera l'emporter. Au jour de la Passion, ce Royaume, préparé par vingt siècles d'interventions divines semble bien compromis. Satan est entré dans Judas, qui procure au Grand conseil l'occasion de saisir enfin Jésus. Jugé, condamné, exécuté, le voilà mis au tombeau : Satan l'emporte. Mais, le surlendemain, le Crucifié sort du sépulcre. C'est la grande victoire de Pâques. Désormais, quiconque croit au Christ et reçoit le baptême échappe à la puissance des ténèbres. Victoire décisive...

— **d)** De la Pentecôte à la fin du monde, Satan poursuivra la dure guerre contre l'Eglise. Mais les puissances infernales ne prévaudront pas contre cette Eglise, qui est « Jésus continué et communiqué ». Elle a toujours enterré, elle enterrera toujours ses persécuteurs, qu'ils s'appellent Néron, Attila, Hitler, Staline. Ils ont beau mentir et tuer, comme leur père le diable, ils ne réussiront qu'à ensemencer, pour de prodigieuses moissons d'âmes, la terre où travaillent, luttent et meurent les héritiers du Royaume. S. Jean annonce la défaite du « dragon » qui cherche à dévorer la femme et qui finit par être précipité dans l'étang de feu et de soufre (Apoc., VIII, 13). Puissent ces perspectives consoler et affermir nos frères qui souffrent et meurent pour le Christ !

II. — *La contre-attaque chrétienne*

Quoi qu'il en soit, que nous vivions dans une période d'accalmie ou dans des temps agités, chacun pour notre part, nous avons, comme notre chef, Jésus, à soutenir un rude combat contre « l'homme ennemi », semeur de mauvaise herbe, qui « tourne autour de nous » comme le fauve du désert qui rôde autour du campement.

Il n'y a pas à s'effrayer. Jésus est avec nous. Mais à la condition que nous donnions prise à son secours en reconnaissant que, de nous-mêmes nous ne pouvons résister à la puissance infernale. Nos pauvres moyens sont disproportionnés avec la puissance de l'ange déchu. « Résistez-lui par votre foi », dit S. Pierre ; croyez que seul le Christ est capable de le mettre en déroute, étant Tout-Puissant, comme les démons qu'il chassait ont dû le reconnaître. Revêtons les armes spirituelles qu'il nous procure, et qui nous promettent la supériorité dans le combat. Cette armure, S. Paul la décrit pièce à pièce, en s'inspirant de l'armure du légionnaire romain : le casque, la cuirasse, le ceinturon, les brodequins, le grand bouclier de cuir qui couvre tout le corps, enfin le glaive à deux tranchants.

Mais qu'importe ! L'essentiel est de nous inciter à mettre en œuvre les **dons surnaturels,** seuls moyens efficaces dans la lutte avec les « princes de ce monde de ténèbres ».

Foi dans la vérité divine « La vérité pour ceinture », — « le bouclier de la foi ».

— a) Pour lutter contre l'ennemi infernal, dont le mensonge est l'arme préférée, il faut le voir tel qu'il est dans la lumière de Dieu. Donc, d'abord, **croire à son existence, à sa malice foncière.** Rien n'est plus dangereux à une armée que de ne pas « s'éclairer ». Rien n'inquiète plus les chefs que de « perdre contact avec l'ennemi ». Que médite l'adversaire qui se cache ? Comment parer ses coups ? Or, c'est le danger de beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui. Trompés par une fausse science, (voilà bien l'esprit de ténèbres !) ils s'imaginent que la croyance au diable est une survivance des siècles de superstition. Rien ne sert plus sûrement le démon que ce scepticisme, qui ne fait guère honneur à la perspicacité de ses adeptes. Sans doute, au Moyen Age, le démon « avait bon dos ». Mais Jésus par tout son enseignement et par son attitude, en maintes circonstances, est le sûr garant qu'il existe, ce démon tant raillé par les petits esprits d'aujourd'hui. Or, celui qui suit Jésus et qui reçoit son enseignement, tel que nous le transmet l'Eglise, « **ne marche pas dans les ténèbres** ». Il est paré contre ces « javelots enflammés », je veux dire contre ces ruses, parfois bien grossières, que Satan essaye sur nous.

— **b)** S. Ignace explique comment discerner le « mauvais esprit ». Une âme qui s'efforce de monter est-elle assaillie de doutes, de scrupules, d'inquiétudes ? Ou bien, se livre-t-elle avec trop de complaisances à de bonnes pensées, à une euphorie sans discernement ? « Voyez la queue du serpent », nous conseille notre auteur. Au bout du compte ces états d'âme opposés aboutissent à nous dérouter, pas de doute ce n'est pas le bon esprit, messager de la grâce, c'est Satan... Méfiez-vous de vos enthousiasmes inconsidérés, ne cédez pas, d'autre part, au **découragement.** Patience, gardez votre sang-froid. Dieu ne peut décourager une âme de bonne volonté, ni rassurer celle qui s'engage sur la pente fatale. Alors, parez-vous de la foi, qui vous fait voir clair en vous. Rien n'assure la marche et l'allège comme de savoir où l'on en est, sans illusions qui nous entravent comme ces robes flottantes que les anciens relevaient pour partir en voyage.

— **c)** D'autre part, pour avoir ce bon moral qui est le secret du bon combat, **casquez-vous de confiance** et d'espoir. Ne bornez pas votre vue aux limites de votre champ. Voyez haut et loin, comme ces soldats qui, la tête enfermée dans leur casque, ne peuvent regarder, par l'étroite fente de la visière, que bien droit devant eux. Le chrétien « vit déjà dans les cieux ». Il sait que « quand on possède Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais » (De Sonis) ; que « à ceux qui aiment, tout tourne à bonne fin ».

— **d)** Ainsi éclairés et soutenus, œuvrez, en collaboration avec Dieu, « cuirassés de rectitude ». Ne biaisez pas avec le devoir, ne vous payez pas de bons prétextes, pour braver imprudemment le danger. Ne pactisez pas avec le mal. Tout cela offre prise à l'ennemi. Souvenez-vous de ce mot qui conclut un roman autrefois célèbre (« Le Demon de midi ») : « Il faut vivre comme on pense sinon on finit bientôt par penser comme on a vécu ».

— **e)** Que vous manque-t-il pour remporter la victoire ? D'abord les brodequins du zèle. Quand on est bien chaussé, on va d'un bon pas ! Où ? Mais à la conquête du monde : conquête pacifique. Propagez « l'Evangile de la paix ». Conseil de circonstance. Vous savez que souvent, la défensive efficace, c'est l'offensive. A la mystique communiste, qui prend au piège tant d'âmes, justement indignées de leur misère imméritée et qui trouvent, dans « le Parti » l'aliment à leur faim de justice et de fraternité, opposez l'Evangile de la Paix. Infatigablement, opposez à la haine la charité du Christ qui se penche sur toutes les misères, qui comprend tous les besoins et qui, seule, peut instaurer la cité heureuse.

* *

Inlassablement, « à temps et à contre-temps », brandissez le « glaive de la parole ». Voyez Pie XII. Il reçoit journellement des représentants de toutes les classes sociales. Il ne manque pas d'éclairer la conscience de tous ces pèlerins, unis dans la même foi, en leur rappelant les principes surnaturels qui commandent l'activité propre à chacun. Soyez ses haut-parleurs. Et vous aurez bien travaillé à la victoire du Christ dans vos cœurs et dans l'Eglise...

L

22e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉQUIPE SACERDOCE-LAÏCAT

Nous reprenons pour deux Dimanches encore la lettre de S. Paul aux chrétiens de Philippes. Comme celle aux Ephésiens, elle a été dictée par l'Apôtre prisonnier, et, comme elle, toute empreinte d'une cordialité irrésistible. C'est le cœur de S. Paul qui l'inspire. C'est à l'apostolat des laïcs qu'elle invite, apostolat soutenu par la grâce et qui doit s'exercer avec une charité éclairée.

I. — *Le cœur de S. Paul*

Vous avez remarqué ces lignes si tendres : « Je vous chéris tous de la tendresse même du Christ ». Comment S. Paul qui est un combattif — nous l'avons maintes fois constaté, — en arrive-t-il à nourrir de tels sentiments ? C'est que, comme le remarquait déjà S. Jean Chrysostome : « le cœur de Paul était le cœur même du Christ ». Sur le chemin de Damas il a été « saisi par le Christ », qui lui était apparu, dans sa gloire de ressuscité, mais peut-être avec les cicatrices de sa Passion, comme au jour où il avait invité Thomas l'incrédule à « mettre ses mains » dans les plaies de la crucifixion.

1. — Sans plus tarder, l'Apôtre s'était donné. Il avait largement ouvert son cœur au Maître puissant et bon, qu'il avait persécuté en la personne des premiers disciples. Désormais son unique souci avait été de « se configurer au Christ ». Il avait fini par ne faire qu'un avec son Jésus, si bien qu'il ne restait en lui d'autre vie que **le Christ même** : « Le Christ vit en moi ». D'où cette confiance si humble et si ferme qui le soutient désormais dans sa rude vie : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil., IV, 13). D'où surtout un amour passionné : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » (citer le texte de Rom., VIII, 35-39) et qui lui fait dire : « Ce m'est un gain de mourir » (Phil., I, 21), car il désire tant être avec le Christ dans sa gloire.

C'est cet amour pour le Christ qui déborde de l'âme de l'Apôtre sur tous les hommes. Pour eux, pour leur salut, il accepterait d'être « anathème » (Rom., IX, 3), et « malheur à lui s'il n'évangélise ! » (I Cor., IX, 16). Ce qui unit en une seule démarche les deux aspects de cette charité qu'il prêche « à temps et à contre-temps » (II Tim., IV, 2).

2. — Voilà comment ceux qui ont reçu son message enflammé et qu'il a conduits jusqu'au baptême, sont plus que ses frères dans le Christ, étant tous fils adoptifs comme lui, mais « ses enfants à lui », « ses bien-aimés » ; « Mes petits enfants, pour qui j'endure à nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! » (Gal., IV, 19). — Et aux chrétiens de Thessalonique : « Telle une mère entoure ses nourrissons, ainsi dans ma tendresse j'aurais voulu vous donner, non seulement l'Evangile, mais ma propre vie » (I Thes., II, 7, 8).

Aussi est-il vraiment tout à tous, « faible avec les faibles, pour les gagner tous » (I Cor., IX, 19 sq.). Et pour ces chrétiens de Corinthe, qui lui donnent tant de soucis : « Pour moi, je dépenserai volontiers et me dépenserai tout entier pour vos âmes » (II Cor., XII, 5). Voilà ce qui s'appelle aimer, mais aimer « dans les entrailles de Jésus-Christ », c.-à-d. avec le cœur même du Christ, dans lequel pasteur et troupeau ne font qu'un.

II. — *La collaboration de la communauté*

1. — Revenons aux Philippiens. S. Paul prie avec joie pour eux tous, à la pensée du concours qu'ils lui ont prêté « depuis le premier jour jusqu'à maintenant ».

On s'étonne de la rapidité avec laquelle le Message évangélique a gagné les masses. C'est qu'il a été délivré, non seulement par Pierre, par Jean, par Paul, mais par les « nouveau-nés », ces chrétiens généreux qui n'ont pas gardé pour eux leur richesse spirituelle. Le feu qui les embrasait, la vie qu'ils avaient reçue au baptême, ils les ont communiqués. C'est comme un incendie qui gagne de proche en proche. C'est comme une contagion, mais salutaire autant qu'irrésistible.

Les disciples de Philippes ont donc fait équipe avec S. Paul. Non contents de lui prodiguer leurs encouragements et leurs subsides (le denier du culte !), ils se sont fait apôtres et multiplié d'autant la puissance conquérante de son apostolat.

2. — Cette collaboration du sacerdoce et du laïcat, Dieu nous en a rendu le sens. On vous a dit que les prêtres ne pouvaient que très difficilement trouver accès dans le monde ouvrier. Pour cela certains jeunes prêtres ou jeunes religieux ont troqué leur robe contre le « bleu » du métallo. La hiérarchie a voulu courir ce gros risque. Pourtant ce n'est pas pour balayer une cour d'usine ou visser des boulons devant une « chaîne » que tant de jeunes gens ont consacré la fleur de leur âge à de longues études de sciences religieuses, et, finalement, reçu le sacrement de l'Ordre. Ils sont les **témoins du spirituel,** ils doivent **donner Dieu** et dans la prédication authentique et dans l'administration des sacrements, ce que seuls ils peuvent faire ; ce qui sera toujours leur raison d'être essentielle. Alors, qui donc évangélisera l'atelier ou le chantier ? Ceux qui y sont incorporés **par profession.**

3. — Aujourd'hui, l'évangélisation requiert la formation d'une **équipe sacerdoce-laïcat,** bien homogène et bien surnaturelle.

« Nous avons redécouvert le rôle actif du laïcat dans l'Eglise. Et ce rôle consiste à faire, de la vie de chaque laïc, le moyen pour le Verbe de s'exprimer.

Parce que la vie chrétienne est la vie du Christ en nous..., le plus humble des militants, se voulant témoin du Christ et son apôtre, se sanctifie,... et transforme lentement et sûrement tout son milieu... Le plus humble des Jocistes n'est pas un : tous ceux qui l'approchent approchent avec lui le Christ et ce petit ouvrier exerce son action jusque sur les institutions internationales.

Le sacerdoce prend sa part à cette mission du laïcat organisé. Il le suit et le soutient spirituellement dans toutes ses activités... Ainsi soudée, l'*équipe sacerdoce-laïcat donne la solution apostolique* dans tous les domaines nouveaux où l'Eglise n'est pas encore suffisamment plantée » (Chan. Guérin, *La Croix*, 26-9-53).

Ainsi faisait S. Paul avec la communauté de Philippes. Ainsi ferons-nous, de plus en plus, pour

gagner au Christ le monde ouvrier, et d'autres catégories sociales si malheureusement éloignés de lui.

III. — *Le rôle indispensable de la grâce*

S. Paul, toute sa vie en témoigne, s'est « dépensé jusqu'à donner sa vie pour annoncer le Christ ». Mais il sait bien qu'il aura beau « planter, arroser », si Dieu ne donne pas l'accroissement, vain sont ses efforts. Cela est vrai de la sanctification personnelle comme de l'apostolat. Méditez bien ces paroles : « 1° Celui qui a **commencé** en vous cette belle œuvre [savoir la sanctification des Philippiens et leur coapostolat]. 2° en **poursuivra l'achèvement** jusqu'au jour du Christ Jésus ». (Ce « Jour », c'est le retour glorieux du Christ.)

1. — Dieu est donc au début de notre vie surnaturelle. C'est lui qui nous fait percevoir la vérité du message évangélqiue et qui nous fait vouloir librement le baptême.

2. — Il est toujours agissant en nous au cours de notre vie, pour provoquer et soutenir nos efforts vertueux.

3. — Il est au terme, pour les couronner par la persévérance finale. Tel est l'enseignement de l'Apôtre. Tel est l'enseignement de l'Eglise (Concile de Trente, Denz., n° 813).

Allons plus loin. Le fils adoptif de Dieu, introduit dans un monde qui est infiniment au-dessus de nos aspirations, de nos droits, de nos ressources naturelles est **radicalement incapable** sans le secours de la grâce, de remuer seulement le petit doigt, pour assurer sa sanctification, et pour amener ou ramener les autres à la foi : « Sans moi, déclare Jésus, vous ne pouvez **rien** faire ». Voilà ce qu'oublient trop facilement les chrétiens, même les meilleurs. Ils ont cette illusion qu'en se remuant beaucoup, ils seront de bons ouvriers de l'Evangile. Or l'enseignement de Jésus, de S. Paul, de l'Eglise est formel : nous ne pouvons pas plus tirer de nos propres efforts un atôme de mérite, un atôme de succès que l'orgue ne peut émettre un son sans la soufflerie... et sans l'organiste. Pour qu'il émette la première mesure de telle Fugue de Bach, il faut que l'on remplisse le sommier, il faut que l'organiste actionne les claviers. Et si, un seul instant l'air, ou le jeu de l'artiste viennent à manquer,... silence !... Ainsi jusqu'au dernier accord. Allons jusqu'au bout de cette doctrine. Sans la grâce, le plus grand saint peut, jusqu'au dernier moment de sa vie, manquer son salut ; l'effort apostolique le mieux organisé, le plus vigoureusement poussé peuvent sombrer dans un fiasco dérisoire, si Dieu « n'opère pas le vouloir et le faire » (Phil., II, 13).

Autrement dit la mesure de l'homme est de se dépasser. L'action humaine n'accomplit la destinée de l'homme que si elle est surhumaine, d'un bout à l'autre, à tous les instants. Voilà pourquoi l'Apôtre ne cesse de prier tant pour lui-même que pour tous ses enfants, afin que Dieu, qui a donné à crédit la première grâce, accorde toutes les autres à nos humbles demandes, et que, « couronnant nos mérites, il couronne ses dons ».

IV. — *La charité éclairée*

Or le don par excellence, c'est la Charité qui accorde à tous nos efforts leur valeur surnaturelle et leur efficacité. C'est cet amour divin de Dieu que l'Esprit-Saint verse et renouvelle en nous. « Aime et fais ce que tu voudras », dit S. Augustin ; et ceci encore : « Quand on aime, on ne peine pas ; et si l'on peine, on aime même sa peine. » C'est donc exactement cette charité que S. Paul demande pour ses chers enfants (℣ 9) : une charité sans cesse croissante, car le progrès est la loi même de notre action. Et pour progresser dans la foi, comme dans l'action, il faut que croisse de pair l'influx divin qui éclaire notre foi et qui anime notre action.

2. — Mais il y a interaction entre la foi et la charité. C'est la charité qui tourne la foi à aimer, et c'est la foi qui éclaire la charité. S. Paul veut que la charité de ses enfants « croisse en pénétration et en parfaite clairvoyance ». Ceci est très remarquable. Comment aimer ce qu'on ne connaît pas ? Pour aimer Dieu, il faut en pénétrer toutes les amabilités. Pour sentir son cœur tout brûlant, comme les disciples d'Emmaüs, en présence de ce Jésus, qui habite en nous avec le Père et l'Esprit, il faut nous recueillir dans l'intime de notre âme, pour atteindre l'hôte divin. Il faut être pénétré de sa présence, là, tout proche, au centre de nous-mêmes. « Les absents ont tort », dit le proverbe. Comment ressentir de l'affection, de la tendresse pour un Christ dont vingt siècles nous séparent et qui, depuis son Ascension trône à la droite du Père, au plus haut des cieux ? Grâce à la Foi qui donne à notre Amour la pénétration pour atteindre son objet au ciel, dans le Sacrement de l'autel et au fond de notre âme.

3. — D'autre part, cet amour, qui nous fait concevoir de si généreux desseins, doit être clairvoyant, sous peine de se tromper et de faire du mal en voulant trop et trop bien faire. N'avez-vous jamais rencontré de ces illuminés qui remuent ciel et terre, qui prétendent tout réformer et innover en tout « pour la plus grande gloire de Dieu ? » Que le Seigneur nous préserve de ces « zelanti », de ces esprits brouillons, de ces sauveteurs intempestifs, toujours sous pression, toujours bouillonnants et qui, au bout du compte, font beaucoup de bruit, beaucoup de poussière... et fort peu de besogne !...

4. — La Charité est la reine des vertus. Mais cette Reine a besoin d'être guidée par cette petite vertu bien humble, qu'on appelle la prudence. Elle ne fournit pas les coursiers, mais elle les empêche de s'emballer. (**Prudentia, auriga virtutum.**) C'est elle qui inspire à la Charité des desseins avisés, qui lui propose des buts raisonnablement accessibles, qui nous empêche, dans un beau zèle, de tenter Dieu. Faute de s'éclairer, une armée, si vaillante soit-elle, risque de tomber dans un piège ou de brûler sa poudre aux moineaux...

5. — C'est la prudence enfin qui permet de concerter une heureuse campagne d'apostolat et de mettre en œuvre des moyens bien adaptés. (C'est la définition même de cette vertu.) Pour être **éclairée**, la charité doit être **avisée**, connaitre le fort et le faible de l'ennemi diabolique. Autrefois, ni Jésus, ni S. Paul ne prêchaient à l'aveuglette. S. Paul sut choisir ses objectifs, établir ses bases d'opération dans ces grands centres du monde méditerranéen.

* *

Ainsi ferons-nous dans notre zèle. **Voir, juger, agir.** Voilà la tactique des vainqueurs, dans cette lutte dont l'enjeu est, non seulement notre sanctification, mais la conquête des âmes, mais la croissance indéfinie du Corps du Christ... C'est pour atteindre ces buts que nous avons partie liée : sacerdoce et laïcat, d'une part ; chrétiens et Dieu, d'autre part. Ni lui sans nous, ni nous sans lui...

FETE DU CHRIST-ROI

Sur l'Evangile (Jean, XVIII, 33-37)

LES VRAIS SUJETS DU CHRIST-ROI

Comment ne pas évoquer, à la lecture de la scène d'Evangile de cette solennité du Christ-Roi, les interrogatoires que subissent quotidiennement, en l'une ou l'autre partie du monde oriental, nos frères dans la foi ? Ils doivent répondre de leur fidélité à un Maître supérieur aux puissants du jour, et, à la suite d'un dialogue aussi dramatiquement semé d'incompréhension que celui qui opposa Jésus à Pilate, entendre une terrible sentence de condamnation.

Il nous faut recueillir les paroles de Jésus pour préciser nos convictions et vérifier notre propre attitude.

I. — « *Mon royaume n'est pas de ce monde* »

1. — **Le Christ est « roi » :**

a) Il l'affirme. — Pilate, instrument inconscient de la révélation, oblige Jésus à affirmer une fois pour toutes (et dans le moment solennel où, près de mourir, un homme, sauf s'il est fanatique, ne ment pas) qu'il a le titre de « Roi » : « Oui, tu viens de le dire, je suis roi » (℣ 37) et l'on sait que cette affirmation fut l'argument brandi par les Juifs hostiles pour obtenir du faible procurateur romain qu'il abandonne à leur haine celui qui risquait de se dresser contre l'autorité de l'empereur.

b) Les Juifs avaient cru le reconnaître comme tel. — Jadis, le jour de la multiplication des pains, les Juifs avaient voulu se saisir de Jésus pour le faire roi (Jo., VI, 15). Naguère, dans une flambée d'enthousiasme, ils l'avaient acclamé comme un roi entrant dans sa capitale (le jour des Rameaux, Jo., XII, 12-14 et pas.). Aujourd'hui, au contraire, ils vont dicter à Pilate le titre de condamnation à inscrire sur la croix « Voici le roi des Juifs » ou plutôt : « voici celui qui s'est dit roi des Juifs » (Jo., XIX, 19-22).

c) Mais les Juifs s'étaient trompés. — En fait, le Christ avait peu dit qu'il était roi : il avait même fui la foule au bord du lac (Jo., VI, 15); il avait toutefois consenti aux honneurs des Rameaux ; mais la seule déclaration explicite, il la fait devant le tribunal qui le condamne à mort.

Pourquoi ce retard à révéler sa royauté ? — Parce que depuis des siècles et surtout depuis plusieurs décades, les Juifs, interprétant trop matériellement les promesses messianiques de l'A. T., attendaient un envoyé divin qui restaurerait leur nation et leur redonnerait prospérité temporelle et puissance politique : une théocratie bien assurée, où chaque « fidèle » trouverait sans doute à s' « installer » dans une place de choix. Les Apôtres n'avaient pas échappé à cette ambition si humainement explicable (cf. Marc, IX, 33-34).

2. — **Son royaume n'est pas de ce monde.**

a) Aussi au moment même où il s'affirme roi, le Christ précise-t-il explicitement que son royaume n'est pas de ce monde = n'est pas temporel, ne se substitue pas aux Etats et ne supplante pas les gouvernements organisés et légitimes.

b) Cette considération échappe trop souvent aux fidèles. Certains voudraient inconsciemment revenir à une théocratie dans laquelle l'Eglise régenterait tout, et quelques pasteurs tombent parfois dans la même erreur que la mère des fils de Zébédée, souhaitant être « ministres » potentats de ce royaume (Mat., XX, 20-21).

3. — **Où sont ses moyens d'action ?**

a) D'autre part, le Christ affirme que ses moyens d'action ne sont pas directement temporels, « si mon royaume était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs » (℣ 36).

Notons bien : le Christ ne dit pas « si j'avais voulu » ou « si mon Père l'avait permis, j'aurais été défendu », mais au contraire : l'ordre des choses est tel que je ne peux pas faire appel à une quelconque défense de gardes du corps car mon royaume est d'un ordre et d'une nature différente. La puissance temporelle n'est donc pas directement celle dont le Christ veut voir user en faveur de la diffusion de son règne.

b) Bien des chrétiens croient trop souvent que la vie de l'Eglise consiste en des manifestations de puissance, réunions massives, déploiement de forces, meetings... Qui croirait avoir servi le Christ parce qu'il a participé, voire même organisé de telles manifestations, n'aurait en réalité assumé qu'une faible part, très secondaire, de ses obligations de chrétien.

c) Il faut en dire autant de ceux qui, à l'instar des Juifs prosélytes dont le chauvinisme intransigeant réclamait du ciel l'extermination de leurs ennemis, n'ont que mépris et incompréhension à l'endroit de tous les non-chrétiens, qu'ils considèrent comme des parias ou des rivaux ; ils oublient que la loi fondamentale du royaume dont ils souhaitent l'instauration est l'amour de tous, y compris les ennemis de Dieu ; ils prennent souvent leur propre instinct d'agressivité pour un zèle authentique de la gloire de Dieu ; quand ils ne sont pas jusqu'à mêler leurs propres conceptions sociales ou leurs options politiques à leur attitude religieuse.

Cette erreur de jugement est si répandue qu'il n'est certainement pas vain d'essayer aujourd'hui de la corriger au nom de la révélation la plus sûre. On amènera ainsi tous les chrétiens à une plus exacte intelligence de leurs obligations dans le royaume de Jésus.

II. — « *Quiconque est pour la vérité écoute ma voix* »

Cette seconde affirmation de Jésus commande notre attitude pratique.

1. — **Le Christ est chef.**

a) La fonction essentielle d'un roi est de gouverner des sujets ; à ses ordres, on obéit. Un roi sans sujet (nous en connaissons) ou un chef dont les ordres ne sont ni connus ni observés (les exemples contemporains ne sont pas rares) n'est plus un roi que de nom. Le Christ exerce un réel pouvoir, lui le Dieu fait homme : il donne ou transmet des ordres à des sujets qui lui obéissent et se laissent guider par lui, et qui reconnaissent de ce fait réellement ce qu'il convient d'appeler, par analogie, la « royauté » de Jésus-Christ.

b) Mais en quoi consistent ses ordres et sa fonction de chef ?

— par nature (« **in hoc natus sum** ») et par mission (« **ad hoc veni in mundum** ») il « porte témoignage à la vérité » (℣ 37). Il enseigne, il révèle les vérités éternelles, les secrets de la vie et des desseins de Dieu. Il les accompagne d'ordres et de conseils aux hommes pour que ceux-ci se conforment dans leur attitude à ce que Dieu attend d'eux. Il donne même l'exemple, lui qui est à la fois le Dieu qui commande et l'homme qui obéit, et il paye de sa personne. Quand le Christ se définit : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jo., XIV, 6), il résume toute sa mission et affirme sous une autre forme sa « royauté ».

2. — **Les sujets.**

a) Or qui sont ses vrais sujets ? — ceux qui entendent sa voix, ou qui lui obéissent (Luc, XI, 28), comme ces brebis qui entendent la voix du bon pasteur et qui l'écoutent (Jo., X, 3). « Ce ne sont donc pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font la volonté du Père qui est dans les cieux » (Mat., VII, 21).

Un examen de conscience doit suivre chez les chrétiens : il ne suffit pas de chanter à pleine voix « Parle, commande, règne », ni de patronner des œuvres extérieures et grandioses en faveur de la religion chrétienne, pour faire du Christ le roi. Il faut l'écouter, le suivre, lui obéir. Donc, chercher à connaître ses exigences : relire l'Evangile, s'examiner sur la fidélité aux commandements... Les mettre en pratique : réforme de la vie personnelle, familiale et sociale... Avoir le souci de les faire connaître et pratiquer par d'autres, pour promouvoir ainsi le règne que l'on peut appeler « public » du Christ, qui doit consister en ce que tous les hommes se soumettent à ses lois morales fondamentales (sans rien détruire pour autant d'un ordre juridique légitimement établi). Ainsi, par exemple, contribuer à l'observance progressive d'une justice sociale nettement inspirée de l'Evangile, c'est promouvoir le règne du Christ...

b) Mais qui peut devenir sujet du Christ-Roi ? — La réponse fait partie de ces antithèses évangéliques si souvent déconcertantes : ce ne sera pas toujours ceux qui croient l'être ni ceux que les conventions sociales jugent aptes et dignes de l'être.

Sont en dispositions favorables, en d'autres termes sont en marche vers le royaume de Dieu, ceux « qui sont du parti de la vérité » (℣ 37) ; ceux qui sont loyaux, sincères, ouverts, sans repli de conscience ni détour de conduite. « **Qui facit veritatem venit ad lucem** » (Jo., III, 21) : « celui qui met la vérité en pratique vient à la lumière », cette lumière, qui est le Christ, qui donne la foi et sauve. Les exemples abonderaient de ces gens loyaux, amenés au Christ un jour ou l'autre, de gré ou de force, et précédant dans le « royaume » ceux qui se croyaient en être sujets de plein droit mais ne l'étaient pas en fait. C'est le bon larron ; c'est le loyal et généreux centurion Corneille (Act., X, 2-31) ; c'est S. Paul qui se rend ce témoignage : « J'étais auparavant blasphémateur, persécuteur et insulteur. Mais il m'a été fait miséricorde, parce que j'avais agi par ignorance » (I Tim., I, 13).

Et de nos jours ? — tous ceux qui ne trichent pas avec les hommes, ni avec l'Etre divin dont les traits sont encore parfois à peine ébauchés dans leur conscience. Humbles gens peut-être sans pratique chrétienne, mais dévoués pour leurs voisins ; consciences droites et honnêtes, respectueuses des exigences morales au fur et à mesure qu'elles les connaissent.

c) Que doit-il en être pour nous ? — Nous examiner (pour une remise en ordre) sur notre degré de loyauté dans le service de Dieu et de désintéressement dans le service du prochain ;

— notre souci de promouvoir dans notre milieu de vie une amélioration des conditions matérielles et morales (les premières étant si souvent l'obstacle aux secondes) des hommes nos frères, en commençant par les plus proches ;

— la façon dont nous portons témoignage pour la « vérité » par toute notre attitude plus encore que par nos paroles.

Se souvenir ici que les termes d' « apôtres », « militants », « témoins », s'équivalent tous pour définir le vrai sujet du Christ-Roi.

d) Le chrétien est-il partagé entre deux obédiences ? — En principe cette sujétion au Christ ne « coupe » pas le chrétien du monde dans lequel il vit. Il est loyal sujet de la cité terrestre, en même temps que du royaume non temporel dans lequel il est déjà inscrit sans y être encore définitivement entré (Phil., III, 20). Il rend à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Pourtant, il peut y avoir conflit d'autorité et de devoir, l'une se dressant illégitimement contre l'autre. Le disciple n'est pas au-dessus du maître : or c'est d'un tel conflit que le Christ fut victime. A ce moment, il est impossible de servir deux maîtres, et la fidélité au Christ doit alors l'emporter, qui s'appelle encore, en langage chrétien : « témoignage », ou « martyre ». Le sujet du Christ-Roi ira, comme son maître, jusqu'au bout du témoignage, jusqu'au sang s'il le faut. Mais le pourra-t-il si toute sa vie antérieure n'a pas été « militante » dans le témoignage chrétien et s'il n'est pas sincèrement et par-dessus tout « attaché à la vérité ».

* *

Ces conclusions qui peuvent paraître archaïques ou au contraire apocalyptiques, il n'est pas inutile de les évoquer en la fête du Christ-Roi, tandis que des chrétiens meurent ou souffrent pour la vérité catholique et pour la fidélité au lieutenant terrestre de Jésus-Christ, de la Chine à la Bulgarie...

POUR LE DIMANCHE DES MISSIONS

(18 octobre)

LISIEUX CENTRE MISSIONNAIRE

Le vendredi 3 octobre 1952, on a célébré dans la chapelle du Carmel de Lisieux le 25e anniversaire de la proclamation de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus comme Patronne de toutes les missions catholiques.

Du matin au soir, de minuit à minuit, des messes ont été célébrées sans interruption par des évêques et des missionnaires du monde entier : la première messe, à minuit, a été dite par un évêque de Chine ; la dernière à onze heures du soir, par un évêque du Japon. A toutes les messes une allocution a été faite par un missionnaire dans la langue du pays ; et la radio a porté toutes ces allocutions jusqu'aux extrémités de la terre.

Le Souverain Pontife s'était fait représenter par Mgr Nigris, Directeur général de la Propagation de la Foi, qui a célébré la Sainte Messe à 7 heures ; à la même heure, au Vatican, le Souverain Pontife offrait le saint sacrifice en union avec les messes de Lisieux.

Jusque-là Lisieux avait été surtout un *centre spirituel*. On y venait pour prier Ste Thérèse, lui demander les roses qu'elle a promises ; s'instruire de ses vertus et s'efforcer de marcher dans sa petite voie d'enfance spirituelle.

La journée du 3 octobre 1952 a montré que Lisieux est aussi *un centre missionnaire*. On y viendra pour prier *pour la propagation de la foi ;* et les missionnaires y accourront pour

demander les grâces dont ils ont besoin dans leur apostolat.

* *

Et pourquoi cela ? — Parce que c'est là, dans ce Carmel, qu'a vécu, prié, souffert pour les apôtres et la conversion des infidèles Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est là qu'elle s'est offerte en holocauste pour les âmes. C'est là que reposent ses reliques, ses ossements sacrés. Or elle est *la grande apôtre de nos temps modernes ;* elle est, avec S. François-Xavier, la grande missionnaire, la grande convertisseuse des infidèles.

N'a-t-elle pas dit ces étonnantes paroles : « O Jésus, je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom, et planter sur le sol infidèle votre Croix glorieuse. Mais une seule mission ne suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile *dans toutes les parties du monde* et jusque dans les îles les plus reculées, je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été *depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles* » *(Histoire d'une âme,* p. 214).

Est-il possible que le bon Dieu ait appliqué aux infidèles dans tous les temps et dans tous les pays les mérites de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Il ne semble pas téméraire de le penser, puisqu'elle dit : « Vous vous êtes plu à consoler mes petits désirs enfantins ; et vous voulez aujourd'hui combler *d'autres désirs plus grands que l'univers.* » En effet, il ne faut pas vouloir fixer de limites à la puissance divine.

« *Jésus peut tout,* dit Ste Thérèse ; la confiance fait des miracles. »

Le bon Dieu a appliqué les bienfaits de la Rédemption à tous les justes de l'A. T. ; aux hommes qui vivaient avant la mort du Sauveur sur la croix, à tous ceux qui habitent toute la surface du globe ? ainsi peut-il appliquer les mérites de Ste Thérèse aux infidèles qui ont vécu avant elle, en tout temps et en tout lieu.

S. S. Pie XI disait : « Je ne puis dormir quand je pense qu'il y a encore dans le monde un milliard de païens. » Cette pensée avait rempli d'une vive douleur l'âme de Thérèse. Elle n'avait qu'un désir : travailler au salut de ces pauvres âmes : « Il n'y a qu' *une chose* à faire ici-bas : gagner des âmes pour qu'il soit aimé. »

Deux voies s'ouvraient devant elle pour cela. La première : aller dans les missions, baptiser les petits enfants des infidèles, soigner les malades dans les hôpitaux, donner aux pauvres païens le spectacle de sa sainteté, car la sainteté est conquérante. — Deuxième voie : s'enfermer au Carmel, et dans le cloître offrir ses prières, ses sacrifices, son amour pour le salut des âmes.

La première voie lui serait plus agréable. Avec sa nature ardente et expansive, elle serait heureuse d'aller faire de l'apostolat dans les missions. La seconde : s'enfermer dans un Carmel, n'en jamais sortir, s'astreindre à un renoncement quotidien, sans voir jamais les résultats de cette vie de sacrifice, lui sera beaucoup plus dure. Et c'est pour cela qu'elle la choisit ; « *Je veux être carmélite pour souffrir davantage, et, par là, sauver plus d'âmes.* »

* *

Au Carmel quelle est sa devise d'apostolat ? — « *Par mon union à Jésus être la mère des âmes.* »

Retirer les âmes du péché et les engendrer à la vie de la grâce, les éloigner de l'erreur, et les mettre sur le chemin de la lumière et du salut, quelle glorieuse tâche !

Mais comment, Thérèse, serez-vous la mère des âmes, — « *Par mon union à Jésus.* » Ce n'est pas par elle-même, par ses efforts personnels que Thérèse peut convertir les âmes. Personne ne le peut. La conversion c'est l'œuvre de la grâce, de l'Amour miséricordieux. « Les notes essentielles du conquérant spirituel, dit le cardinal Suhard, ne sont pas dans l'action et le mouvement, mais *dans une participation effective à la Rédemption.* »

Jésus seul est le Sauveur ; il se sert d'instruments humains, « nous sommes les aides du Christ », disait S. Paul. Et par conséquent, le premier souci de l'apôtre doit être de se tenir uni au Christ pour en recevoir la grâce qui convertit, c'est l'âme de tout apostolat.

La vie de Jésus a été consacrée tout entière au salut des âmes ; mais c'est sur le Calvaire que cette œuvre a atteint son complet achèvement. Aussi Ste Thérèse veut-elle être unie sans cesse à la Passion du Sauveur : « Je résolus de me tenir *continuellement* en esprit au pied de la croix... »

Et pourquoi va-t-elle aussi se tenir auprès de la croix ?

« Un dimanche (de juillet 1887) en fermant mon livre à la fin de la messe,... une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percées et sanglantes. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable, mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne ne s'empressât de le recueillir ; et je résolus de me *tenir continuellement en esprit au pied de la croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes.*

Depuis ce jour le cri de Jésus mourant : « J'ai soif ! » retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé ; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais, à tout prix, arracher les pécheurs aux flammes éternelles. Aux âmes je versais le Sang de Jésus ; à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire » *(Histoire d'une âme).*

Comment encore a-t-elle travaillé au salut des âmes ? *Par sa dévotion à la Sainte Face.* « Cette dévotion, dit Mère Agnès de Jésus, fut l'attrait spécial de la servante de Dieu.